

Dimanche 3 décembre 2006

Luc 21, 25-38

David Steward
Sarcelles

Comme d'habitude, j'ai une certaine difficulté à entrer dans les "apocalypses" des évangiles synoptiques, tout comme dans la littérature apocalyptique en général. Une définition, « l'apocalypse : un langage du passé pour traduire une situation de l'actualité en la projetant vers le futur », me semble la plus appropriée.

Mais alors cela demande de rechercher ce qui à travers un langage codé traduit une actualité impossible à dire, avec des mots empruntés aux langages des prophéties du premier testament ou de toute la littérature "intertestamentaire". Ici de quoi s'agit-il ? Après l'annonce de la destruction du temple – versets 5 et suivants - , sans doute effective au moment de la rédaction de l'évangile, Jésus annonce de signes cosmiques, mais surtout lance un appel au discernement, à la vigilance et à l'espérance. Je propose trois temps pour la réflexion en cherchant autant que possible à entrer dans une actualisation concrète à inventer selon les lieux.

I. Discerner les signes du temps

Le croyant ne vit pas en dehors du monde et du temps. il est immergé dans l'actualité de sa maison, de son quartier, de sa ville et de son pays. Aujourd'hui nous ne le savons que trop, nous qui réagissons aux soubresauts mondialisés médiatiquement de l'espèce humaine. Mais le problème reste le même : entendre, voir, comprendre les signes qui se déroulent autour de nous, pas nécessairement comme annonciateurs de malheurs inéluctables, mais comme annonciateurs des conséquences de l'activité humaine.

Aujourd'hui, par exemple il nous faut être attentifs aux signes d'essoufflement de la biosphère pour mettre en œuvre des mesures qui permettent un "développement durable" de l'espèce humaine elle-même. Il ne s'agit ni de catastrophisme, ni de millénarisme indu, mais de simple bon sens pour vivre le plus longtemps possible en ménageant notre "monture" terre.

De même, il nous faut entendre ce qui se dit dans notre société par rapport à la violence et à la délinquance : ni minimiser ni surévaluer mais entendre ce qui est en cause dans les désordres sociaux et familiaux de notre société. Il ne s'agit ici ni de restauration d'une quelconque morale qui se définirait par rapport à des modèles mythiques, mais de laisser les interpellations bibliques de fonds retentir : *qu'as-tu fait de ton frère ?* par exemple !

Retrouver le sens et la recherche de sens sans se laisser dominer par les émotions, c'est peut-être une des tâches fondamentales aujourd'hui où l'on n'arrive plus à analyser le monde, mais où on tend à se laisser submerger par les affects du monde.

II. Rester vigilant devant l'aujourd'hui de Dieu

Il y a dans ces rappels à la vigilance une certitude de base : le Dieu de Jésus

Christ exige de ses disciples l'attention constante. Il n'est pas un Dieu ailleurs, lointain. Il est un Dieu qui se laisse trouver, qui entend et qui voit, selon les formulations de l'Exode. Mais il est aussi celui qui est tout près de l'humain, quel qu'il soit.

C'est dans cette proximité que réside pour moi son urgence : c'est parce que le Dieu auquel je crois est proche de l'homme que ce dernier est appelé à discerner chaque jour sa volonté. Le chrétien n'est pas chrétien pour plus tard : c'est dans son rapport ici et maintenant avec les autres que se "joue" son rapport à Dieu. L'évangile propose une voie, la prière de tous les instants. Autant dire l'attention à ce qui est au plus profond de chacun de nous, lieu de l'universalité agissante. Prier, c'est se "brancher" sur ce qui en nous, nous met en rapport avec toute l'humanité et que l'on appelle dans d'autres langages : volonté de Dieu, ordonnances et prescriptions... prier s'est se laisser atteindre par la misère des frères et des sœurs, leurs joie et leurs enthousiasmes... c'est aussi agir en conséquence pour leur venir en aide ou pour partager leurs joies.

Cette attitude est de l'ordre de l'urgence. La fin du cosmos en dépend : autant dire que c'est de nos rapports humains que se valident ou s'invalident nos projets pour le monde ! L'urgence vient de ce que nous avons à répondre devant les autres de ce que nous faisons aujourd'hui.

Recevoir l'espérance

Mais dans le même temps, le Jésus des évangiles donne matière à l'espérance : *"la terre et le ciel passeront, mes paroles ne passeront pas"*. C'est extrêmement fort : le ciel même, siège de Dieu, et la terre, théâtre des activités humaines sont susceptible de disparaître. On pourrait dire que religions, systèmes philosophiques et politiques passeront, mais que les paroles de vie de celui qui est le Maître, elles ne passeront pas.

Il y a là une condamnation de tout système, religieux ou non, à vouloir se maintenir contre vents et marées. Seule la parole qui interroge, redresse, console, donne dynamisme et vie, seule cette parole peut permettre de *"ne pas se laisser alourdir"* par les préoccupations du moments et les fausses espérances.

Le croyant est appelé à rester "debout" devant le fils de l'homme ! C'est à dire devant l'expression la plus achevée de l'humanité que représente le Christ. Mais en même temps le moyen lui est donné de ne pas perdre courage. L'espérance qui est dite ici est aussi celle que donnait en son temps le psalmiste comme aussi le prophète Esaïe : *"l'homme ses jours sont comme l'herbe... le vent passe... elle est oubliée. mais la fidélité du Seigneur depuis toujours et pour toujours est sur ceux qui le craignent (...)"* Psaume 103, 15-17.

Entre le discernement et la vigilance, l'espérance vient rendre possible ce qui ne serait, sans cela, qu'une reprise épuisante du mythe de Sisyphe.